

à une « super héroïne » (p. 149). La lecture de la traduction laisse ainsi le lecteur à sa liberté herméneutique mais les garde-fous laissés par J.L.B., soucieux d'éclairer tout autant que de transmettre le plaisir de la lecture recherché par Adgar, lui éviteront les contresens. Si cette sobriété laisse paraître l'impossible fidélité de la transposition, elle fait aussi sentir les effets de cycle de l'œuvre, qui égrène les miracles tout en ménageant des échos structurels et de sens. En note, quelques références bibliographiques utiles à l'approfondissement et quelques notes de traduction complètent la lecture, sans l'alourdir.

La deuxième part., consacrée à la traduction anglaise par J.R. du *Miracle de Théophile*, permet une incursion plus détaillée dans cette version du plus célèbre des miracles de Notre-Dame. Ce travail prolonge lui aussi un ouvrage plus analytique, consacré à la légende théophilienne<sup>1</sup>, « a tale of a good man gone bad » (p. 515). L'introduction (p. 515–525) rappelle la célébrité de la légende, connue au Moyen Âge à travers plusieurs dizaines de versions et des représentations iconographique variées, dont les É. reproduisent deux exemples. Le résumé du miracle, qui pointe les originalités d'Adgar, laisse ensuite place à d'utiles rappels culturels tels que le développement du rôle d'intercession de la Vierge, la culture de l'écrit au Moyen Âge, l'importance de l'action pénitentielle, la place de la communauté ainsi que la question de la représentation du juif. Enfin, quelques *keywords* éclairent le sens de termes spécifiques à l'ancienne langue et dont Adgar fait parfois un usage particulier.

La traduction (p. 526–553) se veut accessible, compréhensible en anglais moderne tout en restant proche de l'ancien français. Les notes de fin reprennent et approfondissent les éléments de l'introduction. Cette éd., seconde traduction en anglais du miracle de Théophile après celle de Rutebeuf, facilitera sans aucun doute de futures études comparées.

Complémentaires, ces traductions empruntent ainsi à leur objet une certaine « grâce » simple et accessible, qui participera, espérons-le, à revivifier l'intérêt pour l'œuvre originelle.

Gabrielle GRANDCAMP

**Fonti, flussi, onde. L'acqua tra realtà e metafora nel pensiero antico, medievale e moderno**, éd. Massimiliano LENZI, Olga L. LIZZINI, Pina TOTARO, Luisa VALENTE, Florence, SISMEL–Edizioni del Galluzzo, 2022 ; 1 vol., VI–462 p. (*Micrologus Library*, 111). ISBN : 978-88-9290-159-9. Prix : € 68,00.

Dans le sillage de la vague de l'histoire environnementale, de nombreux travaux proposent une remise en perspective des visions traditionnelles des ressources dites naturelles et de la relation que les sociétés entretiennent avec elles. L'éd. des actes du colloque international qui s'est tenu à Rome en octobre 2018 s'inscrit pleinement dans ce mouvement. Ses 17 contributions tentent de répondre, à travers des études de cas très diverses, à une même question : quelles sont les significations portées par les usages du champ lexical de l'eau dans les littératures du bassin méditerranéen, d'Homère à Goethe en passant par

1. J. Root, *The Theophilus Legend in Medieval Text and Image*, Cambridge, 2017.

al-Kindi et la kabbale juive ? L'hétérogénéité de la nature des textes est assumée dès la construction de l'ouvrage, regroupé en cinq sections traitant de quatre thématiques principales : la poétique, la religion et les pensées ésotériques, la métaphysique et les sciences. C'est cette ampleur, parfois en décalage avec la précision des analyses textuelles des autrices et auteurs, qui est à la source des qualités comme des défauts de l'ouvrage.

Cette approche, qui consiste à prendre l'eau comme un observatoire, une porte d'entrée des pratiques d'écritures d'un auteur ou d'une société, se révèle riche de potentialités. Elle fait apparaître des continuités et des liens parfois inattendus, au sein d'une même œuvre (celles de Goethe, Dante ou Kant) comme entre des auteurs (au masculin, Émilie du Châtelet étant la seule femme à être à peine évoquée dans l'ouvrage) d'époques et de cultures variées. Les liens établis sont également interculturels et relient les trois monothéismes, grâce à la présence des travaux de M. Mottolese ou d'E. Norelli sur les œuvres juives et d'O.L. Lizzini et S. Pagani pour le monde musulman. On regrette cependant l'absence du monde byzantin, pourtant au cœur de ces échanges intellectuels et culturels durant l'Antiquité tardive et le Moyen Âge. Dans les figures permettant d'établir des ponts entre ces mondes, il faut souligner celle d'Aristote, sujet central de communications comme celles de D. Quarantotto, G. Zuccolin ou F. Fronterotta, mais aussi présent via ses héritages plus ou moins attendus, de Plotin et Avicenne à la scholastique médiévale (L. Valente). La pensée aristotélicienne semble avoir durablement irrigué les œuvres philosophiques et théologiques plus tardives, notamment par la métaphore de l'âme comme pilote du navire du corps réinterprétée dans un sens radicalement différent par Plotin. La diffusion de l'image du navire, représentant la vie qu'il faudrait mener à travers les tempêtes jusqu'à atteindre bon port, connaît aussi des interprétations différentes des stoïciens aux penseurs chrétiens médiévaux.

D'autres similarités émergent au fil de la lecture, témoignant de dualités profondément ancrées dans les sociétés méditerranéennes. L'eau est ainsi selon les auteurs et les contextes une marque du temps qui passe comme de l'éternité, du changement autant que de l'unité : l'exemple de la métaphore héraclitienne du fleuve par F. Fronterotta le montre assez. Quelques associations apparaissent fréquemment sans être nécessairement antinomiques, parmi lesquelles celles de l'eau à la causalité, au danger (associé à l'eau stagnante chez Goethe comme pour Kant, mais aussi dans la figure des sirènes), à la clarté, ou aux autres fluides corporels dont notamment le sperme et les humeurs.

Néanmoins, cette méthode qui consiste à relever les mentions de l'eau sous toutes ses formes dans une œuvre ou un corpus délimité à l'avance conduit à des écueils dans lesquels tombent certains articles. Certaines citations ou métaphores isolées peuvent apparaître comme essentielles à la compréhension de la pensée de l'A., alors qu'elles sont en réalité plus l'expression de tropes littéraires communs ou d'un inconscient culturel qui met à disposition certaines figures de styles immédiatement compréhensibles du fait de leur large diffusion. Les dualités déjà évoquées en sont un exemple frappant. Par leur variété, les métaphores de l'eau sont utilisables pour dire très exactement tout et son contraire, parfois par la même métaphore : dans la philosophie arabe, le flot peut à la fois représenter

la dégradation, mais aussi l'unité ou la réception de la pensée divine, voire même l'intelligence. Face à de telles contradictions dans un même courant de pensée, certains articles (comme celui O.L. Lizzini) ne peuvent être autre chose qu'un catalogue de citations. S'ils témoignent d'une fine analyse lexicale, les articles de S. Gentili, M. Capozzi ou L. de Fiore donnent un rôle à l'eau qui semble exagéré. Ailleurs, le vocabulaire hydraulique est utilisé comme un prétexte pour expliciter une pensée, perdant parfois de vue le sujet initial de l'étude, comme dans les articles de R. Chiaradonna ou d'A.L. Schino. C'est le sujet du colloque qui, en appelant à sélectionner des passages précis dans des œuvres autrement très vastes et fournies, pousse certaines réflexions jusqu'aux limites d'une méthode pourtant fertile.

Par ailleurs, certains articles extrêmement riches manquent parfois de profondeur sociale. La présentation par M. Lenzi de la métaphore du marin comme symbole de l'âme d'Aristote à Thomas d'Aquin, si elle présente une démonstration d'histoire de la pensée efficace, ne permet pas de comprendre quels sont les changements et les processus qui ont conduit à de telles évolutions. De manière générale, la longue période de plus de 2 500 ans couverte par l'ouvrage, du Deutéronome et d'Homère au VIII<sup>e</sup> siècle avant notre ère jusqu'à Goethe, voire l'étendue chronologique importante au sein de certains articles (plus d'un millénaire séparent Abélard d'Aristote, lui-même postérieur de quatre siècles à Homère), pose également problème. Les usages littéraires de l'eau apparaissent lissés, dans une permanence presque insensible aux transformations politiques, culturelles, sociales, économiques ou environnementales des espaces dans lesquels elles sont utilisées. Cette approche purement littéraire et intellectuelle risque ainsi de créer des fausses évidences, car comment croire que l'association entre flot et changement corresponde aux mêmes cadres de pensée et aux mêmes questionnements chez le grec Héraclite ou le persan Ibn Sina / Avicenne ? Par ailleurs, les conséquences de ces discours dans le monde social ne sont que rarement évoquées, hormis par A.L. Schino ou S. Pagani. Ce dernier article réussit justement à associer avec pertinence le système de valeur du Coran et les traditions exégétiques qui en fournissent des clés de lecture, en mettant en avant les différences de lecture opposant le chiisme, le sunnisme et le soufisme. Il se conclut d'ailleurs par la présentation d'une relecture démocratique et socialiste de ces questionnements dans le Soudan des années 1950.

Il faut enfin souligner un autre thème qui unifie l'ouvrage, peut-être le plus porteur car il associe justement histoire de la pensée, analyse lexicale et inscription sociale : celui des sciences, principalement la physique, la médecine et l'alchimie (selon les considérations pré-modernes). Si la question de « l'humidité radicale » est présente dans plusieurs articles et notamment les deux premiers, ce sont surtout ceux de M. Nicoud et P. Totaro qui frappent. Malgré deux sujets très différents, ils illustrent chacun à leur manière l'émergence complexe de nouveaux modèles scientifiques et de nouveaux acteurs sociaux, les médecins de la fin du Moyen Âge substituant leur analyse des eaux médicales à celle des philosophes, Buffon proposant une vision associant respect des textes chrétiens et découvertes scientifiques à la veille de la Révolution française. C'est du côté de cette attention aux pratiques sociales accompagnant les discours scientifiques,

à leur production et à leur réception, que l'histoire de la pensée peut pleinement déployer ses apports et apporter sa pierre à l'édifice de la nouvelle conception des rapports entre les humains et leur environnement.

Hugo VIDON

Marisa GALVEZ, **The Subject of Crusade. Lyric, Romance, and Materials, 1150 to 1500**, Chicago–Londres, The University of Chicago Press, 2020 ; 1 vol., VIII–302 p. ISBN : 978-0-22669-321-7. Prix : USD 90,00.

M.G. signe ici, en langue anglaise, un ouvrage de critique littéraire intéressant qui suscitera des discussions. L'A. de cette étude critique s'intéresse aux modalités de l'expression des croyances, des faits et des actes relatifs à la croisade au Moyen Âge à travers des documents écrits et matériels variés, et sur un arc temporel daté de 1150 à 1500. Ce travail s'inscrit résolument dans une démarche d'interdisciplinarité. L'objectif de la monographie est d'offrir une vue nuancée sur la croisade, et ce que l'A. désigne comme un « idiome de croisade », qu'elle identifie comme l'ensemble des manières dont, culturellement, au Moyen Âge, s'exprime ce que nous dirions être avec les Anciens le *croisement*. Son emploi du terme d'*idiom* est emprunté à Roger Bacon (*idiomata*) et dans une tension avec celui de *locutiones* employé par Thomas d'Aquin (p. 3). Pour ce faire, son étude compare l'expression de la croisade dans la lyrique médiévale en langues vulgaires (essentiellement le français, mais aussi en occitan, moyen haut-allemand et dans les « Italian traditions ») avec les chroniques, les romans, la littérature pastorale et les expressions artistiques picturales telles que les illustrations de manuscrits (enluminures, dessins) et les tapisseries.

M.G. identifie le moment de l'émergence de son concept d'idiome de croisade comme immédiatement successif au traumatisme de la victoire des troupes de Saladin en 1187 et donc lié à ce trauma historique de la Chrétienté. À ce titre, il semble qu'un bornage temporel plus précis dans le titre de l'ouvrage aurait été souhaitable. En effet, l'A. considérant comme *terminus post quem* la chute de Jérusalem néglige, malgré son titre annonçant la date de 1150, une bonne part de la lyrique de croisade du XII<sup>e</sup> siècle, pourtant largement productrice.

L'ouvrage compte VIII + 302 p. et est composé d'une table des illustrations (p. VII), d'une introduction (p. 1), de six chap. (p. 29, 61, 87, 115, 153, 207), d'une conclusion (p. 253), de remerciements (p. 257), de notes (p. 261), d'un index (p. 293). Entre les p. 152 et 153 figure un beau cahier d'illustrations en couleurs de six feuilles (12 p.). À l'exception de la première, détail d'une tapisserie flamande de 1510 représentant l'empereur Vespasien couvert par le voile de Véronique, toutes ces images sont des photographies de dessins et enluminures colorés de mss (13 au total, 12 du XV<sup>e</sup> siècle, 1 du XIV<sup>e</sup> siècle). En outre, l'ouvrage est jalonné d'un total de douze illustrations en noir et blanc, photographies de manuscrits littéraires ou chartes, essentiellement datés du XV<sup>e</sup> siècle. Pour l'information du lecteur, la chapitration est la suivante : chap. 1 : *The Unrepentant Crusader. The Figure of the Separated Heart* (p. 29) ; chap. 2 : *Idiomatic Movement and Separation in Middle High German and Occitan Crusade Departure Lyric* (p. 61) ; chap. 3 : *The Heart as Witness : Lyric and Romance* (p. 87) ; chap. 4 : *Lancelot as Unrepentant Crusader*